



LE COLLÉGIEN.

Se publie tous les quinze jours pendant l'année scolaire.

PRIX.

Pour dix mois.....\$1 00
 " (États-Unis)..... 1 25

Toutes communications doivent être adressées au Gérant.

AGAPIT BEAUDRY.

Collège de St. Hyacinthe.

Petites notes sur le Syllabus.

DE L'ÉGLISE ET DE SES DROITS.

(suite.)

Dans son allocution: *Multis gravibusque*, du 27 décembre 1860, Pie IX signale en la condamnant la violation flagrante des droits de l'Église que venait de commettre le Grand Duc de Bade. Ne tenant aucun compte d'une convention passée entre lui et le St. Siège, ce petit souverain édictait des lois absolument contraires à la liberté de l'Église. " Cette conduite, dit le Pape, a sa cause dans la fausse doctrine des protestants, selon laquelle l'Église existe dans l'Etat comme une sorte d'institution, de collège, auquel on ne peut reconnaître

“ d'autres droits que ceux qui lui sont dévolés par le pouvoir temporel.”

Les erreurs signalées par le Souverain Pontife, depuis la proposition 19ème jusqu'à la 38ème, découlent de ce principe protestant, comme le lecteur pourra s'en convaincre en les parcourant rapidement avec nous.

Ainsi, la 19ème dit: " l'Église n'est point une vraie et parfaite société pleinement libre; elle n'a point de droits propres et constants qui lui aient été conférés par son divin Fondateur; mais c'est à la puissance civile à définir quels sont les droits de l'Église, et dans quelles limites elle peut les exercer."

Un protestant fidèle à ses principes ne peut pas beaucoup parler autrement, à moins d'être brouillé avec la logique. Le protestantisme, c'est le droit de suffrage universel appliqué aux choses religieuses. La religion tombe alors tout naturellement sous le domaine de l'Etat, comme les autres sociétés formées entr'eux par les individus qui composent par leurs majorités l'Etat moderne. Dans le système protestant la religion, comme société, est dans l'Etat aussi naturellement que les sociétés

commerciales, industrielles ou littéraires.

Il est évident alors que l'Église cesse d'être une société vraie et parfaite. Elle est un rouage gouvernemental, ou tout au plus une société qui dépend de l'Etat.

Est-ce là l'Église telle qu'elle fut conçue dans le plan divin, et réalisée par son Divin Fondateur? Qu'est-ce que l'Église? La réponse à cette question est la réfutation de la thèse protestante et césarienne énoncée par la 19ème proposition du Syllabus. L'Église, en effet, est une société, puisqu'elle est l'union de plusieurs individus tendant par leurs actes à une fin commune. Ces individus ce sont les fidèles répandus en tout lieu mais formant un seul tout; puisque par la même foi, la même obéissance aux pasteurs légitimes et surtout au Vicaire de Dieu, par la participation aux mêmes sacrements, par leurs actes en un mot, il tendent tous au même but, à la même fin suprême qui est la vie éternelle. L'Église est non seulement une vraie société; elle est de plus société parfaite et complète, par conséquent, parfaitement libre.

On dit que la société domestique est une société parfaite

et complète, parcequ'en considérant la fin que se proposent les membres on s'aperçoit que cette fin embrasse l'homme tout entier et demande toute son activité; car en tant qu'individu il entre dans cette société pour se compléter et pour se perpétuer. *Cette fin* s'adresse à l'homme tout entier. Mais que plusieurs individus se réunissent pour cultiver, par la discussion, leurs talents littéraires, vous aurez la Société Girouard ou toute autre société de lettres; société incomplète, parceque la fin qu'on se propose n'est que particulière, ne s'adresse pas à l'homme tout entier. La société domestique, au contraire, est complète; car, dans un cercle déterminé, elle regarde l'entière personnalité de l'homme.

On en doit dire autant de la *société civile* laquelle est, de soi, une société complète puisqu'elle a pour fin, non pas une espèce particulière de bien, mais les biens propres de cette vie, à acquérir par les relations d'autorité et de soumission, de bienveillance, de secours et de protection, que les hommes contractent entr'eux. La société municipale n'est ni complète, ni pleinement indépendante, parcequ'elle ne regarde l'homme qu'en rapport avec certains biens particuliers de cette vie et qu'elle doit, par conséquent, être subordonnée à la *société civile* qui a pour but tous ces biens.

A plus forte raison doit-on dire que la société religieuse ou l'Église est une société complète et parfaitement indépendante. Elle s'adresse à tous les hommes, car tous en doivent faire partie; elle leur propose directement une fin, la vie éter-

nelle; puis elle leur indique les moyens pour arriver à cette fin.

Si, comme, il faut l'admettre, la nature et les attributions d'une société doivent être définies d'après la fin qu'elle se propose, il devient impossible de voir comment la vraie société religieuse ne serait pas indépendante de la société civile.

La société civile se propose directement et immédiatement le bien temporel des hommes; l'Église a pour fin le bien spirituel, le salut. Ces deux choses sont bien distinctes. Et même, en comparant ensemble ces deux fins, on sera de suite porté à conclure que s'il y a rapport de dépendance entre les deux sociétés, celle qui vit directement pour la terre doit être subordonnée à l'autre qui a pour but suprême et immédiat de relier la terre au ciel, et de diriger toutes choses vers la fin pour laquelle la création existe.

Au fond, il n'y a qu'une question: Dieu a-t-il fondé une vraie société religieuse, une Église ayant pour mission de conduire les hommes au salut? Dites que *oui*; alors vous avouerez qu'il est ridicule de supposer que Dieu aurait subordonné l'existence et la vie de cette société à la volonté d'une société temporelle. L'Église, si Dieu l'a fondée, est nécessairement universelle; l'Etat civil est multiple et voudra que l'Église soit calviniste à Genève, Luthérienne à Saxe-Weimar, Anglicane à Londres, ou mormone sur les bords du Lac Salé. Pouvez-vous reconnaître là l'institution œuvre du Dieu vérité?

Pour conduire les hommes au ciel, l'Église enseigne, gouverne, et distribue la grâce; *docete*;

dic Ecclesiae: baptisantes. Elle enseigne infailliblement la vérité; elle gouverne ses enfants avec une autorité suprême pour eux; elle administre les sacrements qui sont d'institution divine. De qui sont ces pouvoirs sublimes? De Jésus-Christ évidemment, et non point de la société civile dont la mission ne s'étend pas jusque là, ainsi que nous le verrons plus loin. L'Église est donc de plein droit indépendante.

Il suit de là; que ce n'est pas à la puissance civile à définir quels sont les droits de l'Église, et dans quelles limites elle peut les exercer. La société civile n'a point reçu la mission d'enseigner, ni de définir.

Il suit de là, 2; que l'Église a reçu de son fondateur des *droits propres et constants*. Jésus-Christ, en effet, lui a confié une mission, *qu'elle seule* peut remplir. Or, qui veut la fin, veut les moyens;

Donc, Il lui a conféré les droits et les pouvoirs propres et exclusifs qui sont nécessaires pour cette mission.

La mission de l'Église est de sauver les hommes par l'enseignement de la vérité, a elle *seule* il a été dit: *euntes, docete*. Donc l'Église a le droit *propre et exclusif* de prêcher la vérité. La société civile outre-passe ses droits quand elle met obstacle à la prédication chrétienne qui est le domaine exclusif de l'Église, comme l'a assez récemment démontré un de nos savants magistrats.

La mission de l'Église exige qu'elle gouverne les hommes dans les voies du salut. Dieu lui en a donné le droit et lui en fait un devoir. Ce droit et ce de-

voir priment toute autre considération.

à continuer

De omni re

Nécrologie— Crétincau Joly, historien de la compagnie de Jésus, éditeur de mémoires de Gonzalvi et auteur de plusieurs ouvrages de polémique sociale, est mort le 29 Décembre dernier. Le Pape et Henri V ont fait écrire à sa famille des lettres de condoléance.

On annonce aussi la mort du P. Mauriel, S. J. auteur de plusieurs ouvrages utiles, entre-autre du livre intitulé *le Chrétien éclairé sur l'usage des Indulgences*.

Un mathématicien estimé, M. l'Abbé Bordes, dont le traité a été en usage ici, croyons-nous, est décédé dans le midi de la France.

L'Église de France vient de subir une grande perte par la mort de Dom Guéranger, le restaurateur et le premier Abbé de la Congrégation bénédictine de St. Maur. Par sa vaste érudition, il était le digne émule du Cardinal Dom Vitra, le successeur légitime des Mabillon et des Dom Calmet, par ses travaux d'archéologie chrétienne, ses études historiques et critiques, son talent d'écrivain, il méritait une place d'honneur parmi les esprits d'élite qui, depuis le commencement de ce siècle, ont travaillé au mouvement de retour vers les traditions chrétiennes en littérature, en histoire, en philosophie et dans les arts. *Son Année Liturgique*, ouvrage vraiment remarquable, contribua puissamment au rétablissement de la *Liturgie Romaine* en France. *La Vie de Ste. Cécile* restera comme le plus remarquable, peut-être, de ses ouvrages. Ainsi s'en vont les uns après les autres les catholiques distingués qui illustrèrent la France depuis cinquante ans, et l'on peut se demander où sont leurs successeurs ?

L'Empereur de Chine, *le fils du ciel* T'oung chih vient de permettre à la mort de s'emparer de Sa Majesté Céleste pour la transporter dans le pays des Chinois défunts. La régence sera exercée, pendant la longue minorité de son fils, âgé de cinq ans, par deux impératrices veuves-conjointes d'un ancien empereur de Chine. Ces excellentes douairières sont, parat-il, favorables au

christianisme.

La Chine vient d'envoyer au ciel un nouveau martyr. Mr Baptifaud, prêtre français, depuis deux ou trois ans missionnaire en Chine, vient d'être mis à mort en haine du Christ.

Les journaux anglais annoncent la mort du célèbre géologue Sir Charles Lyell. Ce savant a contribué par ses travaux à agrandir le champ des sciences naturelles, mais il a contribué aussi à répandre en Angleterre l'esprit du *naturalisme* et a été chrétien.

COLLEGIANA.

18 Fév. — Jeudi. Seconde semaine du carême. Temps de pénitence. Bien qu'il fasse notamment froid, la soupe est chaude, mais il s'élève tout-à-coup un vent puissant qui vient en adoucir les principes trop actifs pour nos gosiers peu ferrés.

19 Février.— M. le *bedeau*, véritable type du "Justum et tenacem," fidèle à son poste fait "sonner sa sonnette," et les élèves prennent silencieusement leurs rangs, et défilent respectueusement devant lui, pour se rendre à l'étude de quatre heures et quart. Cependant la porte s'ouvre pour nous recevoir; mais, ô merveille! les plus petits reculent d'un pas, puis pressés par le flot vivant de leurs camarades, ils franchissent le seuil et se dirigent à leurs places la bouche béante à s'en disloquer la mâchoire, à la vue de magnifiques boes de gaz surmontés de globes plus magnifiques encore. Jamais, de mémoire d'écolier, l'on a si bien étudié que ce soir-là. La lumière douce qui filtre à travers ces globes mignons agit si bien sur les vapeurs dormitives de nos yeux et nous attachent tellement à la belle impression de nos classiques, que les plus paresseux suront leur leçon le lendemain matin à la grande satisfaction de Mrs. les Professeurs qui pour cette fois furent exemptés de donner des pensums. Et ces messieurs s'unissent à nous pour remercier Mr. le Procureur qui a pris sur lui de faire une si utile dépense. Belle invention, digne en tous points de M. Daguerre! Dissiper la paresse au moyen de la lumière!

Il faut être en plein XIXe. siècle, *le siècle des lumières*, pour faire de semblables découvertes.

On dit aussi que Mr. le Procureur a deux cordes à son arc. Quelques mauvais langues ont prétendu que c'était choisir le moyen le plus efficace, pour forcer certains canonniers à faire taire leurs batteries, crainte de gêner une si belle invention, en lançant de nouveaux projectiles. D'autres mieux avisés nous signalent ceci comme augure favorable et nous font espérer une nouvelle transformation de notre salle d'étude, prévoyant que Mr. l'Économiste aura la bonne idée d'y introduire de nouveaux pupitres, tout en conservant précieusement les reliques vénérables de nos anciens. En avant le progrès!

24— Les amateurs de la pelote attendent avec impatience l'arrivée du printemps et son escorte de poétiques zéphirs, pour triompher de la chute de l'hiver. Enfin le temps semble condescendre à leurs vœux et sous l'action vivifiante du soleil *ça fond*. Le mot n'est pas plutôt lancé, que la renommée s'en empare et s'en va semant partout la bonne nouvelle. Les intrépides joueurs n'ont pas besoin qu'on le leur répète; la pensée de *prendre leur coup* avant la fin de Février leur sourit et les accable de distractions pendant la classe et l'étude. Midi n'est pas plutôt sonné, qu'ils courent prendre leur diner et s'emparent aussitôt après sans permission, au grand mépris de Mr. le Président du Comité et de tout ce corps vénérable, de tous les instruments disponibles et se précipitent en poussant des acclamations joyeuses vers le théâtre de leurs amusements favoris. Décembre, Janvier et partie de Février y avaient déposé tour à tour leur tribut de glaces et de neiges. Mais le travail n'en est que plus ardent. Le grincement de la *ferrée* se mêle au bruit sourd des *quartiers* de bois qui bondissent en égratignant les uns et faisant *charger* les autres et retombent, puis rebondissent pour retomber encore.

Les montagnes de neiges disparaissent transportées sur un chariot d'un nouveau genre dû au génie inventif d'un joueur émérite. Enfin le pontage est mis à nu. Maintenant, en avant, hardis et agiles lutteurs. Profitez du doux temps, carpe diem. Le terrible Mars chassera peut-être les zéphirs et mettra Phébus en fuite.

EUGÈNE DROLET

OU
L'ÉCOLIER MODÈLE

Suite.

Il portait si loin son amour pour l'ordre, que revenant au collège après une absence pour cause de maladie, il a demandé plusieurs fois à ne pas paraître au milieu de ses confrères durant un temps de silence, pour ne pas les exposer à manquer à la règle.

Ceux qui ont vécu au collège comprennent facilement que cet amour du silence a dû plus d'une fois être mis à l'épreuve par les condisciples d'Eugène. Mais celui-ci ne répondait point à ses contradicteurs et souffrait toutes les taquineries avec la plus parfaite résignation, étant heureux de souffrir quelque chose pour Dieu. Après une épreuve de ce genre, il disait à un de ses condisciples en parlant d'un autre : " il se fâche sur le moment de ce que je ne lui réponds pas ; mais il verra bientôt que je n'ai fait que mon devoir et qu'il avait tort de se mécontenter."

Un jour les élèves de sa classe se trouvaient seuls ; le professeur était absent et on avait oublié de le remplacer.

Alors Eugène se crut obligé d'aller avertir ses maîtres. Malgré les injures qu'il reçut de la part de quelques-uns de ses condisciples, il n'en tint nullement compte : et lorsqu'un lui ayant dit qu'il était scrupuleux, il répondit : " Ce n'est point du scrupule, je n'ai fait que mon devoir."

Son amour pour la règle était si constant qu'il ne voulait pas même se rendre immédiatement aux désirs de ses maîtres, s'il lui fallait pour cela manquer à la règle.

Un jour Eugène demande la permission pour aller chez un de ses maîtres ; mais n'ayant pu user de sa permission, il était descendu dans la salle de récréation afin de demander pour aller à la chapelle. Après cette visite au S. S. le professeur qu'Eugène désirait voir le rencontre à quelques pas de sa chambre, et lui dit : Tu peux venir maintenant, je suis libre. Eugène répondit : " je n'ai demandé la permission que pour aller à la chapelle ; S'il vous plaît d'attendre, je vais descendre pour obtenir de nouveau la permission d'aller chez vous." Cette régularité parfaite ne fit qu'édifier celui qui en avait été le témoin.

Malgré certaines épreuves qu'il eut à subir de la part de quelques-uns de ses condisciples mal disposés, Eugène jouissait de l'estime générale, et on admirait sa fermeté et sa patience. " J'ai à souffrir, disait-il, de la part de quelques-uns de mes confrères ; mais j'endure tout volontiers pour l'amour de Jésus-Christ."

Le simple doute qu'un élève éprouvât du mécontentement à son occasion, l'affligeait beaucoup. Il ne pouvait vivre ainsi ; il lui fallait faire quelque démarcation, et donner des preuves de ses bonnes dispositions à l'égard de ceux qui paraissaient être moins ses amis. " Qu'il est pénible, disait-il, d'avoir des ennemis ! Il me semble pourtant que je n'ai rien fait à personne." Et comme on lui remarquait que Notre-Seigneur avait eu beaucoup d'ennemis et que cependant il n'avait fait que du bien aux hommes ; " C'est vrai, dit-il ; alors il faut se consoler et ne pas rechercher l'estime des hommes."

Dans une circonstance il disait : " Je comprends qu'il faut être persécuté, lorsque l'on cherche à remplir ses devoirs ; car ceux qui sont négligents se mécontentent de ce que leur conduite est par là même condamnée."

Le bonheur qu'il éprouvait dans l'accomplissement de sa règle, il l'exprimait en ces termes : Oh ! si tu savais combien on est heureux lorsqu'on a fait la volonté de Dieu ! En remplissant ses devoirs comme il faut on éprouve en soi-même un contentement qu'on ne peut exprimer : il faut l'éprouver pour le comprendre."

CHAPITRE VI

INFLUENCE DU BON EXEMPLE

L'exemple a toujours une puissante influence pour le bien comme pour le mal. Eugène, en se montrant en toutes circonstances obéissant, modeste et pieux, exerça sur la communauté du Séminaire une très-heureuse influence. Et il n'en pouvait être autrement. Le spectacle d'un enfant, encore dans les classes inférieures, observant avec tant de fidélité tous les règlements, était bien propre à faire rougir d'autres élèves plus âgés et plus élevés en classe. Aussi la piété et la régularité prirent-elles un nouvel accroissement surtout chez les élèves de sa classe qui eurent plus souvent occasion d'être édifiés par leur petit modèle. On appréciera mieux cet apostolat de l'exemple exercé par notre pieux enfant, si l'on songe que quelques mois après la mort d'Eugène, les effets de son absence se laissaient apercevoir d'une manière assez sensible. La classe dont il avait fait partie, conserva toujours un bon esprit ; mais elle ne se distinguait plus autant parmi les autres par sa grande piété : la religion avait une part moins large dans les conversations auxquelles on se livrait. En un mot, sans cesser d'être une classe recommandable et qui a laissé dans le Séminaire d'excellents souvenirs, elle ne porta plus avec autant de raison, après la mort d'Eugène, le titre de *belle classe* qu'elle avait reçu à cause sans doute de l'heureuse influence exercée sur elle par le pieux enfant.

Plusieurs de ses confrères reconnaissaient que leurs rapports avec lui avaient eu en effet une grande influence sur leur conduite morale et religieuse. Eugène, affligé de voir un de ses condisciples habituellement froid dans le service de Dieu, entreprit de le rendre plus pieux. Après l'avoir engagé à aller souvent à la chapelle pendant ses récréations, malgré les répugnances qu'il pouvait éprouver dans le commencement, il ajoutait : " tu n'y auras pas été une semaine, que tu auras toujours ensuite le désir de te trouver aux pieds de Notre-Seigneur." Le succès fut complet ; et en peu de temps, à l'aide des bons conseils de son petit moniteur cet élève devint un modèle dans la communauté par sa piété et sa régularité. Dans la suite cet ami reconnaissant répétait avec larmes à l'un de ses maîtres que c'était Eugène qui l'avait converti, *en lui parlant de Dieu comme un ange.*

Un autre élève, qui auparavant était un peu prévenu contre Eugène, ayant passé trois jours avec lui à l'Hôtel-Dieu, fut tellement édifié de sa pieuse conversation, qu'à son retour au collège il disait au directeur qu'il n'était pas possible de demeurer plusieurs jours avec ce saint enfant sans changer de vie, et que désormais il serait plus dévôt.

Eugène ne pouvait s'empêcher d'exprimer son affliction lorsqu'il voyait quelqu'un de ses condisciples s'écarter de

son devoir. S'il était en position de lui donner convenablement un avis, il le faisait avec la plus grande charité. Quand il ne pouvait donner de conseil, au moins il priait. Il ne manquait d'ailleurs jamais de prier pour ses confrères. On le savait et on se recommandait très-souvent à ses prières, tant on était convaincu qu'elles étaient agréables à Dieu. Aussi, a-t-on entendu dire plus d'une fois que ses prières contribuaient pour beaucoup au bien qui se faisait dans le collège.

Qu'il était édifiant, de le voir se retirer à sa place à la fin des récréations aussitôt après le premier son de la cloche pour les exercices religieux, et là dans le recueillement préparer son âme à la prière suivant l'avis qu'en donne l'Esprit-Saint. Aussi faisait-il tous ses exercices de piété avec une ferveur et une modestie qui édifiaient tous ceux qui en étaient témoins. Et lorsque le directeur du collège le proposait pour modèle en ce genre à quelques élèves, ceux-ci se reconnaissaient incapables de l'imiter.

Pour ranimer sa foi, et exciter son attention à la présence de Dieu, voici comment il fixait son imagination pour empêcher ainsi son esprit de se distraire : "Je me figure," disait-il, trois trônes ; sur le premier la Ste Vierge, sur le second N.-S. Jésus-Christ, et sur le troisième Dieu le Père ; et quand je prie, je m'adresse toujours à la Ste Vierge, et de cette manière je suis toujours certain d'être exaucé." Sa modestie parfaite, était si bien connue de tous, qu'on n'osait rien dire, et ne rien faire en sa présence qui pût le blesser. Les parents d'un de ses petits compagnons ayant recommandé à leur enfant d'éviter tout ce qui pourrait être inconvenant dans une réunion qui devait avoir lieu, aussitôt cet enfant répondit : "Eugène doit s'y trouver ; et avec lui, c'est comme avec *Monseigneur*." En effet, quelqu'un ayant dit un mot un peu mal sonnant à ses oreilles délicates, Eugène lui impose silence, et ensuite tout se passa avec la plus grande réserve. Un fait assez singulier prouve que Dieu veillait à ce que son innocence ne fût pas exposée. On avait placé près de lui à l'étude un élève qui n'était pas connu, comme ayant de mauvaises mœurs, mais il fut expulsé du collège, aussitôt qu'il fut connu. Eh bien ! tout le temps que ce dangereux écolier fut dans la maison, c'est-à-d. pendant un mois, Eugène fut absent pour cause de maladie.

CHAPITRE VII.

SA CHARITÉ.

Notre pieux écolier se montra toujours fidèle à observer le grand précepte de l'amour du prochain. On ne l'entendait point parler des défauts des autres ; il savait toujours les excuser. Il ne se gênait pas de reprendre ses égaux lorsqu'ils manquaient à leur devoir sous ce rapport. Une parole d'un de ses frères fait l'éloge d'Eugène dans cette vertu. "Maintenant, disait-il, il n'y a plus à parler dans la maison chez nous ; Eugène est là pour nous reprendre disant que nous manquons à la charité."

On raconte d'Eugène un trait singulier de charité. Pendant ses vacances, il fit des reproches à l'une de ses sœurs à cause de son goût pour les plaisirs du monde, et en même temps il tâchait de la convaincre combien tout cela était peu de chose en comparaison du service de Dieu. Mais ses avis adressés à cette personne plus âgée que lui, ne furent pas toujours reçus avec reconnaissance, et le jeune moni-

teur eut en retour quelques paroles piquantes, et des railleries qui ne changèrent pas ses dispositions bienveillantes à l'égard de sa sœur. Car après son arrivée au collège, il lui écrivit, de peur qu'elle ne fût refroidie à son égard, une lettre remplie de sentiments d'affection, dans laquelle il s'engageait pour se venger de ce qu'elle lui avait dit, à réciter tous les jours pour elle un *Memorare*.

Allait-il voir durant les congés une autre de ses sœurs qui étudiait au convent de la Présentation, c'était surtout pour lui donner des conseils, l'entretenir de sujets de piété, lui enseigner la méthode de faire oraison. La dernière fois qu'il alla la voir avant de mourir, il lui avait annoncé qu'à sa prochaine visite, il lui donnerait une excellente manière d'entendre la sainte messe avec fruit.

Tous les saints ont aimé et respecté les pauvres comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Un grand nombre parmi les fidèles serviteurs de Dieu se sont dépouillés de tous leurs biens pour soulager les malheureux. Eugène avait aussi cette marque d'un vif amour pour N. S. en ayant une compassion des pauvres.

Comme il revenait un jour de l'Église, après y avoir fait la Ste. communion, il aperçut à quelque distance une femme qui paraissait dans une grande indigence ; aussitôt il laisse ses sœurs qui l'accompagnaient, se dirige vers cette pauvre, et lui demande si elle avait besoin de quelque secours. Puis il lui offrit quelque argent, tout en exprimant le regret de ne pouvoir lui en présenter davantage. Rempie de reconnaissance, cette pauvre femme entra dans la maison voisine, et elle se mit à louer le jeune écolier qui venait de lui faire l'aumône, quoiqu'elle ne lui eût rien demandé. Ordinairement, dit-elle, il faut que nous demandions, et encore on n'obtient pas toujours ; mais lui est venu audevant de moi pour m'offrir ce qu'il avait. Elle n'avait pas fini de parler qu'Eugène entra chez sa mère. Le voilà, ajouta la mendicante, ce jeune écolier dont je vous parle, est-ce votre fils, Madame ? Oui, répond la mère d'Eugène, c'est mon enfant.

Eugène était d'une prudence extraordinaire pour s'éloigner de tout danger, et à éviter tout ce qui pourrait nuire tant soit peu à sa piété. Sachant que les amitiés particulières sont un grand obstacle à la grâce, et presque toujours dangereuses pour les mœurs dans une communauté, il fit des efforts constants pour conserver son cœur à Dieu seul. Il faisait connaître ses dispositions, sur ce sujet, à l'un de ses condisciples, en lui disant qu'il ne voulait pas se faire d'amis intimes, et il en donna la raison ; "parce que, disait-il, il est si rare de trouver un ami véritable. Mes seuls amis ce sont Jésus et Marie ; tous les autres peuvent tromper, mais ceux-ci sont toujours les mêmes à notre égard, et ils ont toujours pour nous le plus grand intérêt et le plus ardent amour."

Comme on peut le penser, tant de qualités devaient le faire rechercher. Un écolier lui écrivit un jour quelques mots et lui fit présent d'un volume pour l'engager à se lier d'amitié avec lui. Son motif paraissait bon, c'était pour s'entretenir de conversations pieuses, et s'aider par des avis mutuels à servir Dieu. Eugène remit aussitôt l'écrit au maître d'étude, puis il demanda la permission d'aller lui-même porter le volume à celui qui le lui avait envoyé, en lui disant "qu'il ne voulait pas s'occuper de ces choses-là qui sont contre la règle."

ACADÉMIE. 25. A peine était-il dix heures et demie, que Mrs. les académiciens se rendirent en hâte à notre salle académique. Bon nombre y allaient bien résolus de jouir de la fameuse discussion sur les dominations française et anglaise. Leur espoir fut déçu sous ce rapport, "et adhuc sub judice lis est". L'absence des principaux discutants fait remettre la partie à plus tard. La séance cependant ne laissa pas de nous satisfaire, si bien remplie qu'elle fut par la lecture intéressante de Mr. J. Dufresne sur Jérusalem. Mr. le lecteur esquissa à grands traits l'histoire merveilleuse de la ville sainte, et évoqua les grandes ombres des prophètes révélant tour à tour les gloires futures de Jérusalem ainsi que sa chute terrible. Surtout Mr. Dufresne sut donner à son œuvre ce coloris poétique qui fait le charme de pareilles narrations. Nous lui prêtâmes la plus grande attention et l'avons applaudi de tout notre cœur.

Mr. le premier assistant, qui occupait le fauteuil pour la circonstance, se leva en suite et fit une courte mais juste appréciation du travail de Mr. Dufresne. Après lui avoir fait les éloges mérités, Mr. Sicotte exprima son regret de ne pouvoir plus continuer ses services à l'Académie, et vu sa position actuelle nous pria d'accepter sa démission. Nous fâmes tous fort affligés de cette détermination, s'affligea également de la perte que nous faisons et Mr. le Directeur remercia M. E. Sicotte de tous ses bons offices. Puis comme il fallait remplir la place vacante, il proposa, pour éviter de nouvelles élections, d'avancer d'un grade les officiers subalternes. Ce qui passa à l'unanimité. Ainsi M M. G. Clapin, A. Beaudry et H. Ste Marie montèrent d'un degré, et Mr. L. Lusier fut nommé assistant-secrétaire. Ces changements opérés, nous quittâmes la salle.

Listes du 1er. Mars

<i>Rhétorique</i> ,	H. Ste. Marie
<i>Anglais</i> ,	H. W. Mulvena
<i>Belles-Lettres</i> ,	M. Holmes
<i>Anglais</i> ,	N. Leboeuf & Leduc
<i>Versification</i> ,	G. Fortin.
<i>Anglais</i> ,	A. Mackay
<i>Méthode</i> ,	J. Ducharme
<i>Anglais</i> ,	J. Ducharme
<i>Syntaxe</i> ,	P. Murphy
<i>Anglais</i> ,	J. Daigneault.
<i>Éléments, 1ère. div.</i> ,	E. Mallet.
.....2de,	J. Hébert

PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

Edmond — Si tu avais à choisir, Ernest, ou de t'asseoir par mégarde, sur le corps d'un boa immobile par terre ou d'écraser du pied, toujours par mégarde, un serpent à sonnettes caché dans les herbes, penses-tu que tu serais embarrassé ?

Ernest — Ouf ! je crois que tu es fou, Edmond : y a-t-il quelqu'un au monde qui serait assez bête pour faire un tel choix ?

Edmond — Comme ça, Ernest, il ne te plairait pas plus d'être enveloppé dans les immenses replis du boa, d'être broyé et englouti, qu'il ne te serait agréable de sentir le serpent à sonnettes s'enrouler autour de ta jambe et d'inoculer amicalement dans les chairs certaine dose de venin qui te mettrait en corruption dans l'espace de quarante à quarante huit heures après t'avoir tué au bout de quelques minutes ?

Ernest — Tu renchéris, Edmond. Voilà que je frissonne dans tous mes membres... Le corps glacé des reptiles... Ouah !

Edmond. — Allons ! Ernest, un brave chasseur comme toi ! — Parbleu ! s'il t'arrivait la même aventure qu'au fils de Wallace dans la presqu'île de Malacca, ou la même que celle du Prince Maximilien de New-wied, aux Indes, ne ferais-tu pas autant qu'eux, honneur à la position ?

Ernest. — Qu'ont-ils fait, eux ?

Edmond. — Le voyageur Wallace étant à explorer la presqu'île Malacca avec son fils ; ce dernier un jour, après s'être éloigné quelque temps de la troupe revint tout-à-coup essoufflé et raconta ni plus ni moins que, poursuivant un gibier dans les hautes herbes, il avait heurté contre un obstacle et failli tomber ; qu'il avait cru d'abord que c'était un tronc d'arbre ; mais que frappé par les couleurs vives et variées de l'écorce, il s'était baissé pour la mieux voir et avait porté ses mains, lorsque le froid éprouvé, joint à un mouvement du prétendu arbre, lui avait fait reconnaître un serpent. Un frisson de mort avait passé sur lui ; il s'était roidi cependant contre la terreur ; et mourir pour mourir, il avait voulu au moins essayer à se défendre. Il s'était donc reculé de quelques pas, et avait épaulé sa carabine, prêt à faire feu..... Qu'en penses-tu, Ernest ? — C'était un brave, celui-là, n'est-il pas vrai ?

Ernest. — Avait-il tué son serpent ?

Edmond. — Non, il n'avait pas eu cet

te peine : le monstre s'était enfui. Car bondissant d'abord dans les hautes herbes, il n'avait pas offert sa tête à portée ; et pendant que le jeune Wallace attendait une position favorable pour lui envoyer le coup, il l'avait vu s'éloigner avec rapidité en faisant craquer les broussailles et en les écartant au-dessus de lui, de manière à former un large sillon. Voilà ce qu'il raconta à son père ; et celui-ci, d'après les détails donnés sur le reptile, jugea sûrement que c'était un boa et un individu des dimensions les plus grandes. A la question qu'en lui fit, comment il se faisait que frappé du pied subitement, il ne s'était pas retourné avec colère pour dévorer l'agresseur, M. Wallace répondit que le monstre était probablement plongé alors dans une espèce de léthargie par sa digestion, et en conséquence, avait été, à son réveil, plus effrayé qu'irrité. Il félicita néanmoins son fils de son intrépidité et de son sang-froid.

Si tu eusses été à la place de ce dernier Ernest, aurais-tu mérité ces éloges ?

Ernest. — Ton histoire de serpent à sonnettes est-elle aussi effrayante que celle-ci ?

Edmond. — Effrayante ! je crois que tu as peur, Ernest. — Le Prince Maximilien de New-weed, accompagné d'un Indien, était à la chasse dans les Indes. Un tapir venait d'être blessé par une de leurs balles ; et tous deux à sa poursuite, couraient sur ses traces, lorsqu'un Indien s'arrêtant tout à coup, poussa un cri épouvantable. Le Prince tourne la tête et aperçoit un horrible serpent à sonnettes, qui, la tête dressée et rejetée en arrière, avec une langue fourchue, des crochets irrités et la gueule toute grande ouverte, se dispose en sifflant, à se précipiter sur eux. Il se précipite en effet ; heureusement, il n'atteint pas sa victime : une balle du Prince lui avait fracassé la tête ; et, se roulant et se débattant dans une mare, il expire ; pendant que l'Indien, si inopinément délivré n'en peut croire ses yeux, et paralysé en quelque sorte par la terreur, regarda son ennemi vaincu et éprouve encore malgré lui des tremblements convulsifs, comme s'il eût été fasciné par le reptile. De telles aventures ne seraient-elles pas dans tes goûts, Ernest ?

Ernest. — Oh ! les serpents sont de bien vilaines bêtes Edmond. Si j'étais surpris, je ne dis pas ; mais dans tous les cas, je préfère n'être jamais surpris.

Edmond. — Je crois en vérité que c'est le bon temps de te donner des émotions Ernest. Encore quelques histoires de serpents !

Ernest. — Tu es cruel, Edmond, tu savoures la frayeur que tu m'inspires.

Edmond. — C'était en Afrique. Un anglais voulait se donner le plaisir d'assister à une chasse de Boa par les Nègres. Or précisément où il se trouvait, le pays était infesté de ces monstrueux reptiles. Un détachement de trente à quarante chasseurs est organisé. On gagne la forêt voisine. Les uns sont armés de carabines; les autres de lances; la plupart ont des flèches. Il ne faut pas chercher longtemps. Un immense Boa fut aperçu dans un arbre: il s'enroulait autour des branches et dardait sa tête dans toutes les directions, cherchant visiblement une proie. La première impression des Nègres fut la terreur: ils s'arrêtèrent et parurent en suspens. Néanmoins le courage revint, l'attaque fut décidée, et on se dispersa autour du serpent pour le frapper à qui mieux mieux. Bientôt un coup de carabine éclate; le monstre est blessé. Il se rejette en arrière, il se plie et se replie, il s'entortille, il s'enroule; et faisant entendre un sifflement affreux, il ouvre sa gueule et se précipite en avant avec des yeux enflammés et lançant des éclairs. Cependant les balles et les javalots et les flèches pleuvent de tous côtés: un grand nombre ne le touchent point, tant ses mouvements sont rapides; d'autres glissent sur ses écailles; il est atteint pourtant, et les projectiles qui le frappent au ventre paraissent lui causer la plus grande douleur et lui font perdre des flots de sang. Enfin il semble épuisé: il darde une dernière fois sa tête avec rage, il retombe et le voilà comme mort, toujours accroché dans son arbre, mais pendant vers la terre et ne s'agitant plus que par convulsion. Alors les Nègres poussent leur cri de victoire; ils s'approchent; et au milieu du cercle qui l'environne le vaincu, notre Anglais prend un plaisir extrême, accompagné toutefois de violentes émotions et de certains battements de cœur à contempler ce terrible animal et ces nombreuses blessures et cette mort héroïque reçue si noblement pour avoir dédaigné de fuir et en ne laissant pas que de provoquer jusqu'à la fin ses ennemis avec orgueil. Tout-à-coup, un cri de terreur est poussé par les Nègres: le Boa s'était redressé; et en un clin d'œil

l'extrémité de la queue enroulée autour d'une branche, il s'était élancé de toute la longueur de son corps et avait saisi violemment une victime: c'était l'Anglais! Le pauvre malheureux avait été enlevé de terre et enveloppé dans les plis du reptile. Celui-ci se tordait maintenant avec fureur et avec force, il sifflait; et pendant qu'il étouffait et qu'il broyait son ennemi avec son corps de sa gueule brûlante et distillant la bave, il le mordait, il le déchirait, et lui arrachait les membres. Les pauvres Nègres étaient tous tremblants et remplis d'horreur: les morceaux de l'Anglais étaient lancés jusqu'au milieu d'eux, et le sang jaillissait de toutes parts. Enfin le monstre épuisé lâcha sa victime; elle retomba lourdement sur le sol. Il tomba lui-même sur le et il expira.

Ernest. — Quelle scène épouvantable!

Edmond. — Veux-tu que je te compte maintenant l'histoire d'un homme mangé jusqu'aux os par une troupe de serpents, au pied d'un arbre, pendant la nuit?

Ernest. — Tu veux me faire mourir de frayeur, Edmond. Eh bien! conte.

(à continuer.)

CONGE! CONGE!! CONGE!!!

ENCOURAGEONS LES JEUX.

Les membres du Comité des jeux ayant fait l'acquisition du magnifique bloc nouvellement bâti près de l'ancienne maison Blanchard (Père), profitent de l'occasion de leur déménagement pour remercier leurs nombreux pratiqués de l'encouragement libéral qu'ils ont toujours reçu, et les inviter à venir leur rendre visite. Leur magasin de nouveautés est sans contredit un des mieux fournis de la localité. On y trouvera un assortiment des plus complets de

CASQUETTES.
CREMONES, CEINTURES,
FLANELLES, GARDE-VUE.
COLLETS, COLS, POIGNETS,
BROSSES, PEIGNES, MIROIRS,
CIRAGE, FIL, SAVONS,
BRETILLES, BOUTONS,
ÉPINGLES, AIGUILLES,
COUVERTS DE LIVRES,
MUCILAGE
&c. &c.

Et une foule d'autres articles qu'il serait trop long énumérer ici.
UNE VISITE EST RESPECTUEUSEMENT SOLlicitÉE.

G. GAUDREAU & Cie.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

DANS L'ÉDUCATION

A vendre

Chez M. M. ROLLAND & FILS, 12 & 14,
Rue St. Vincent MONTREAL.



Journal des Études Anciens & Nouvelles

du Collège de St. Hyacinthe.

ATTENTION! ATTENTION!!

On trouvera toujours à l'atelier du

“ COLLEGIEN ”

l'assortiment le plus complet de

PAPETERIE!

ENVELOPPES de toutes sortes et

PAPIER A LETTRES avec magnifique gravure du Collège.

FOOLSCAP bleu & blanc, de première qualité, pour Messieurs les Traducteurs,

PAPIER COMMUN, pour Pensums.

On se chargera aussi à l'Atelier, de toutes espèces d'

IMPRESSIONS!

CARTES DE VISITES,

CARTES D'AFFAIRES,

TÊTES DE COMPTES,

BLANCS DE REÇUS,

ETIQUETTES,

PROGRAMMES

&c. &c. &c.

le tout exécuté avec propreté et ponctualité, et à des prix très réduits.

A. Beaudry, Gérant.

ATTENTION!!! ATTENTION!!!

Les Écoliers trouveront toujours chez **Mr. GODFROY DAIGNEAULT** un assortiment des plus complets de :

- Drap à capot d'Écolier,*
- Drap à pardessus, Ceintures,*
- Casquettes, Crémones,*
- Claques, Mitaines, Gants,*
- Pardessus en feutre, &c, &c.*

Une GRANDE REDUCTION DE PRIX sera faite aux Écoliers.

Les Messieurs du Clergé trouveront au magasin du sousigné les meilleures *Étoffes à Soutanes*, à des prix très-réduits.

G. DAIGNEAULT.

Place du Marché St. Hyacinthe.

**AU CLERGE,
AUX FABRIQUES.**

M. A. KEROACK.

COIN DES RUES CASCADES & STE. ANNE.

Vient d'ajouter à son établissement de Librairie un département pour la *Commission*. Etant en relation avec des maisons de confiance *Françaises, Anglaises et Américaines*, il pourra fournir, sur commande, toutes espèces d'articles, tels que :

- ORNEMENTS D'ÉGLISES.
- VASES SACRÉS.
- ORFÈVRES. BRONZES.
- ARTICLES DE FANTAISIE.

Toujours en mains, comme par le passé, *Livres de Piété, de Littérature, Classiques, Papeteries, Tapisseries, Images, Chromos, Chemins de Croix, Cadres, Chapelets, Crucifix, Statues, Réviseurs, &c, &c, &c.*

Liste spéciale.

- GRADUEL VESPERAL ROMAINS.
- PAROISSIEN ROMAIN NOTE.
- CHANTS LITURGIQUES.
- PETIT CEREMONIAL ROMAIN.
- RITUEL ROMAIN.
- APPENDICE AU RITUEL.
- EXTRAITS DU RITUEL.
- MISSELS ET BREVIAIRES.
- &c, &c, &c.

(N. B.) Le *Catalogue* est paru en Décembre dernier, et comprend un *Almanach* le plus volumineux et le plus utile qui ait jamais été publié en français dans ce pays. M. M. les Marchands du District de St. Hyacinthe et des environs sont priés de ne pas en acheter d'autres.

M. A. KÉROACK.

**PORTRAITS!!
PORTRAITS!!
PORTRAITS!!!**

L'Atelier Photographique de A. DENIS n'est surpassé par aucun autre à St. Hyacinthe.

La lumière y est distribuée de manière à donner aux photographies les *Ombres* et le *Fini* tant recherchés par les connaisseurs.

Un *Artiste* très capable employé pendant 10 ans chez M. NORMAN, de Montréal, est attaché à l'Établissement.

Les *Prix* sont toujours *plus bas* qu'ailleurs.

A. DENIS & Cie.

EPICERIES!!!



AGENT POUR LE CHEMIN DE FER "PASSUMPSIC".

N. A. BOIVIN.

Place du Marché, St. Hyacinthe.



**L. BEAUDRY
HORLOGER.**

Grand assortiment de *montres, chaînes, épinglettes, &c, &c.*

Toutes réparations de montres ou autres bijoux faites avec soin et ponctualité.

**E. H. RICHER.
LIBRAIRE**

COIN DES RUES CASCADES ET STE. ANNE.

- Livres de piété. Livres classiques.
- Littérature Images
- Papier Chapelets

Fournitures de bureau au complet.

Messieurs du Clergé pourront se procurer, en s'adressant au sousigné, tous les Livres de *Théologie, Ascétique*, & publiés dans le catalogue de la maison Rolland, aux prix de Montréal.

Aussi

TABAC, CIGARES,

PIPES, POTS A TABAC,

et tout ce qui regarde cette spécialité.

E. H. RICHER.

VIN DE MESSE.

Avec la bienveillante autorisation de SA GR. MGR. DE ST. HYACINTHE.

Les sousignés ayant fait un arrangement avec la Maison J. HUDON & Cie de Montréal, prennent la liberté d'informer M. M. les Membres du Clergé qu'ils pourront leur vendre le *VIN DE MESSE* aux mêmes *prix et conditions* qu'à Montréal.

- CIERGES DE TOUTES GRANDEURS.
- HUILE D'OLIVE. LAMIONS.

ÉPICERIES.— de toutes espèces et de première qualité.

ÉTOFFES À SOUTANES.

ÉTOFFES À PARDESSUS.

TWEEDS, &c. &c. &c.

Nous comptons sur votre bienveillant patronage et une prochaine visite.

RAYMOND, FRÈRES.

ALPH. RAYMOND.

NOÉ. RAYMOND.

A VENDRE.

À L'ATELIER DU "COLLÉGIEN".

"NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION", par le Rev. Mr J. S. RAYMOND, V. G. Prix.....15cts.

Une excellente traduction française de l'Anthologie Prix.....15cts.

Aussi, *Cantiques, Prières, &c.*

A. BEAUDRY, Gérant.